

eur laissait pas le temps de fermer l'œil.

— Eh, qu'oi! dis-je à cet importun en barricadant la porte ils se couchent et vous voulez déjà qu'ils se lèvent? Vous n'entrerez pas. Revenez plus tard.

N'est-ce pas une chose bizarre que je m'intéressais à ces jeunes gens, alors qu'ils faisaient tant de peur à ma mère?

Si tu étais méchante, cela en à penser.

Heureusement tu ne l'est pas.

Mais le brutal ne fit aucun cas de ma défense, et pénétra sans façon chez les deux jeunes gens.

Ma pensée était qu'ils allaient ni plus ni moins que le couper par morceaux pour le punir de sa témérité.

Je me trompais encore.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'ils sortaient tous les trois en parfaite intelligence.

J'ai su depuis que le major les faisait appeler.

Sais-tu ce que c'est qu'un major? Moi je n'en sais trop rien; mais je suppose que ce doit être un supérieur en grade, auquel on ne peut pas se dispenser d'obéir.

Drôle de métier que celui de soldat! Obéir sans mot dire et paraître enchanté des choses qui vous sont les plus désagréables. Si j'étais militaire, moi, vois-tu, je tiendrais à savoir le pourquoi et le comment des ordres qu'on me donnerait. Et nous verrions un peu!

Au bout d'une heure, nos officiers revinrent, gais comme des pinçons, et aussi éveillés que s'ils étaient fatigués de dormir.

Ils ne pouvaient cependant pas l'être.

Ils furent droit à maman, qui commençait à s'acclimater, j'imagine, car elle ne jeta aucun cri, et ne prit pas le moins du monde la fuite, comme tu serais en droit de le supposer.

Madame, dit le brun, puisque brun il y a, en s'inclinant avec une déférence parfaite, l'état-major improvisé un bal pour ce soir, nous sommes chargés de vous transmettre son invitation, et nous espé-

rons bien que vous ne voudrez pas nous causer la douleur d'un refus.

Tu conviendras, chère amie, que, pour des Tartares, ils s'expriment très-gentiment.

Puis ils vinrent à moi, et ce fut à qui s'inscrirait le premier pour un quadrille, une polonaise ou un csardas (hongroise).

— Quand à la valse, reprit le blond, puisque blond il y a, il paraît qu'elle est proscrite, et l'on n'en dansera pas.

Il est superflu de te dire que je leur ai accordé tous les csardas de la terre; car le carnaval touchait à sa fin, et c'était la première fois que nous entendissions parler de bal.

Pour ma part, j'étais ravie, et je croirais assez qu'ils étaient aussi fort contents, car ils ne voulurent plus entendre parler ni de sommeil ni de repos.

Maman cependant me tirait par la robe, et me faisait toutes sortes de signes que je ne voulais pas comprendre.

C'est mal, mais que veux-tu!

— Tu n'as pas de parure de bal, me dit-elle enfin.

J'eus l'audace de la contredire.

— Mais si, petite mère, repris-je; et ma robe blanche donc Je ne l'ai mise qu'une seule fois.

— Elle est passée de mode.

— On y mettra un bout de ruban national, répliqua le brun; est-ce bien le brun? je crois que oui; et mademoiselle sera tout de suite plus à la mode que personne.

— Mais j'ai mal aux pieds, prétextai-je.

— Si tu devais danser, chère maman, repris-je en affreuse sournoiserie que je suis, ce serait une raison peut-être; mais à la rigueur, tu pourras t'en dispenser.

Les officiers n'osaient pas rire, par politesse; maman n'osait pas me gronder; par respect humain; mais lorsque nous fûmes seules, elle se déchâma contre moi comme une vraie tempête.

(A continuer.)

LE CARILLON

Québec, 7 Novembre 1879.

Conditions.

On demande des agents partout pour la vente du "Carillon."

Le prix à la douzaine est de 6 centins, payable chaque semaine.

Jusqu'à nouvel ordre les numéros non-vendus seront repris.

Le prix de l'abonnement est de 50 centins par année, payable d'avance.

Toute personne qui nous fera parvenir une liste de quatre abonnés recevra le "Carillon" pendant un an. A celle qui nous en procureront plus, nous donnerons vingt-cinq pour cent de commission.

Les communications concernant la rédaction ou l'administration doivent être adressées :

BILAUDEAU & CIE.

Boîte 35, B.-P. Québec.

SONNERIES.

Nous devons remercier le public du bienveillant accueil qu'il a fait à notre journal. Le résultat de la vente du premier numéro n'est pas extraordinaire mais satisfaisant. L'organisation nous faisait défaut, nous n'avions aucune agence établie, très-peu de personnes soupçonnaient notre existence, et cependant nous avons vendu deux mille six cents numéros.

Riez Canards!

Le caricaturiste que nous avons traité d'habile dans notre premier numéro a eu une indigestion de ponctualité aggravée d'une incapacité sérieuse. C'est une maladie grave dont la guérison lui sera longue.

Le Carillon en a été tellement contrarié qu'il en a fait une migraine; il s'est même trouvé assez indisposé pour ne pas sortir la semaine dernière. Aujourd'hui, grâce aux soins d'un praticien de Montréal, il est beaucoup mieux, sans toutefois être complètement rétabli. Nous lui avons fortement conseillé de sortir, l'air pur et la circulation achèveront de le rendre bien portant.

L'ouvrage devient de plus en plus rare. L'hiver qui s'avance sera rude pour un grand nombre.

Que faire?

Voilà ce que se demandent les certains de personnes dont les mains inoccupées reposent dans des goussets vides.

Les charpentiers pourraient travailler dans les combles mais cela paie si peu qu'ils feront aussi bien d'attendre que le fameux traité qui doit ressusciter la construction des

navires soit conclu entre la France et le Canada.

Attendre!

Voilà justement un point sur lequel tout le monde n'est pas du même avis.

Beaucoup, tout en espérant avoir du travail d'un jour à l'autre, se sont habitués à ne rien faire et ils attendraient encore facilement pendant plusieurs mois; ce régime là leur plairait assez, mais..... ils en sont à la demi-ration (sans calembour), et puisque la nécessité ne leur donne aucun répit le Carillon leur donnera..... un conseil. Si le travail leur répugne, s'ils veulent vivre en se promenant les mains derrière le dos, qu'ils dirigent leurs aspirations vers la police dont le nombre est loin d'être suffisant.

D'autres, par amour du travail sans doute, démêleraient avec satisfaction les bâtisses parlementaires. C'est pousser le zèle un peu loin et puisque l'inaction leur pèse tant, qu'ils prennent la hache et gagnent la forêt. Un grand nombre sont déjà partis pour les rivières certaines mais fertiles du Lac St-Jean et il y a place pour un nombre plus grand encore.

Un bijou de valeur.

Un jeune homme appartenant à une brave famille de Québec, mais n'ayant pas de fortune, pria un avocat de notre barreau de l'introduire et de le recommander auprès d'un père dont la fille unique devait hériter d'un magot assez considérable.

L'avocat, qui était un visiteur quotidien de cette famille, accepta la proposition du jeune homme moyennant que celui-ci le récompensât proportionnellement au service rendu. Le prix de ce marché, plus ou moins honnête, fut débattu et fixé.

Notre héros fut présenté au père et à la fille, et son Mentor salarié, ce qui est une conséquence des temps où l'argent est le mobile de tout, ne manqua aucune occasion de vanter les qualités et les talents de son protégé.

L'affaire marchait au gré des intéressés. Le jeune homme avait si bien su toucher le cœur de la demoiselle que l'on parlait déjà d'une union prochaine qui ne devait faire que des heureux, y compris notre homme de loi.

Mais le papa, en homme positif et qui a gagné sa fortune par le travail, demanda à l'avocat quels étaient les moyens pécuniaires du jeune homme. Celui-ci répondit qu'il ne les connaissait pas, mais qu'il s'en informerait.

Ayant rencontré le jeune prétendant, peu après, il lui demanda d'un ton négatif: